

Hélène Reichardt

# Aux confins du jeu



Hélène Reichardt

Aux confins du jeu

© Hélène Reichardt, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-5469-0

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**PREMIER NIVEAU**

Lamar avance dans le champ de croix blanches plantées à perte de vue. Le vent souffle fort, ses cheveux retombent en travers du visage. À droite et à gauche, un paysage râpé par le vent, et rien d'autre que le même signe répété à l'infini.

Cristina fait bouger le personnage, elle le place de profil sur la scène d'introduction. La posture devient plus mélancolique, un brin tragique. Les cheveux mi-longs sont soulevés lentement par un vent gémissant. En arrière-plan, des âmes errantes survolent des plaines infinies. Des ombres projettent sur une végétation rase leurs formes torturées et grimaçantes, qui s'étirent et se contractent dans des gémissements de vent avant de disparaître dans des tourbillons vaporeux. Les mèches blondes de Lamar volettent sur fond de ciel épais comme du goudron fondu.

Cette première scène est parfaite. Dramatique à souhait. Le jeune homme cerné de tombes, d'esprits aux corps déchiquetés, errant sans fin dans un paysage lunaire. Cristina se félicite du rendu. Elle maîtrise mieux les nuances sensorielles, la pulpe des lèvres, l'humidité de l'œil, le rouge des pommettes. Bientôt elle saura insuffler de la vapeur d'eau sous les narines expirantes. Elle se loue de ne pas avoir empêché son fils de faire ce retour aux sources. À contempler cette première scène où la silhouette du jeune homme se détache magistralement dans un décor théâtral, elle sourit. Cela sera peut-être son projet le plus audacieux. Utiliser le matériau brut de son enfance, sublimé par son fils. Les larmes et le sang qu'elle a enterrés depuis vingt ans.

Gaspard était arrivé sans encombre à Froiders. Avion, train, bus, marche. Dans l'ordre, sans détour. Il n'avait pas eu besoin de demander sa route, il était né dans une carte électronique. Avant de savoir lire et compter, il avait appris à se frayer un chemin dans n'importe quel labyrinthe. Il cliqua sur Potato Roots. Gros plan sur les yeux gris d'eau de sa mère. Regard intense qui continuait à le percer à jour par-delà l'Atlantique. Il cliqua sur l'onglet Itinéraire. Bus 19, trottoir gauche, allée de peupliers jusqu'à l'intersection avec la Rue de la Forge. Première à gauche, numéro 36. Face à lui, une maison sans charme et sans âge, à l'image de celles alentour. Constructions reproduites à l'identiques, aperçues déjà depuis le train sur une dizaine de kilomètres. Des lotissements entiers de briques sorties du même moule. Seules les variations de gris ou le degré d'ambition des jardins les distinguaient. Au numéro 36, les haies étaient coupées au cordeau, le massif de rhododendron taillé dans un arrondi parfait, les bordures florales en cercles concentriques rouges et jaunes. Pour le reste, la maison ne présentait aucun signe distinctif.

Il traversa la rue pour la regarder avec distance. Difficile de réaliser qu'il se trouvait devant le point zéro de l'histoire familiale. La case départ de Cristina. Elle en avait fait du chemin depuis. Il n'imaginait pas sa mère grandir ici.

Sans hâte, il finit par se diriger vers la porte d'entrée. Le sang se mit à battre plus rapidement sous ses joues. Il prit une grande inspiration et appuya sur la sonnette. Rien ne bougea. Il laissa passer quelques minutes, sonna une deuxième fois. Des pas lents trainèrent derrière la porte. Une clef tourna dans la serrure. La vieille femme apparut. Elle le dévisagea d'un regard soupçonneux. Depuis le Grand confinement, les gens s'étaient recroquevillés sur eux-mêmes, une vague de paranoïa et de misanthropie s'était abattue sur le monde.

— C'est pour quoi ? demanda-t-elle d'une voix sèche.

Gaspard bafouilla :

— Suis... suis-je bien chez la famille Gizens ?

Ses premières paroles prononcées en français, dans une langue maternelle dont sa mère était la seule destinataire, lui semblèrent maladroitement.

— Vous voulez quoi ? redemanda la vieille femme avec la même intonation haut perchée.

Il n'avait pas l'habitude des attitudes hostiles. Même si le confinement lui

avait donné un aperçu peu plaisant de la vitesse d'altération de la bienveillance humaine, les Californiens restaient d'un naturel souriant. Face à cette vieille femme au visage fermé, il ne sut que faire d'autre que sourire.

— Je suis le fils de Cristina, répondit-il finalement.

Il était arrivé dans la région de ses grands-parents quelques heures auparavant, cette famille inconnue que sa mère avait fuie comme la peste. Pour l'occasion, elle leur avait envoyé une carte sur du bon vieux papier recyclé, persuadée que les ondes de la modernité ne seraient jamais arrivées jusqu'à eux. Aussi loin qu'il s'en souvenait, Gaspard n'avait encore jamais vu sa mère écrire avec un stylo. L'écriture crispée, les lettres tracées avec un mélange de brutalité et de retenue, trahissaient son manque de pratique. Sans formule de courtoisie, elle leur présentait leur petit-fils et les informait de son voyage en France à l'occasion de ses dix-neuf ans.

La vieille femme fronça les sourcils. Elle leva les yeux pour l'examiner. Avec son mètre quatre-vingt-treize et ses cheveux ramenés dans une queue de cheval qui découvrait les deux côtés de son crâne rasé, il avait le physique d'un basketteur albinos. Il portait un T-shirt noir au logo GBS, un des nombreux objets promotionnels qui composaient sa garde-robe quotidienne. Se sentant ausculté, il réalisa ce que sa stature pouvait avoir d'effrayant pour une vieille femme. Mais elle commenta simplement :

— Tu ne lui ressembles pas. À part les yeux. On n'a jamais su d'où ils sortaient, ceux-là, murmura-t-elle pour elle-même.

Bien sûr qu'il les avait hérités de sa mère, ces yeux gris d'eau légèrement bridés. Ni la couleur, ni la forme, n'allaient avec le reste du visage, ces pommettes hautes qui rappelaient une lointaine ascendance caucasienne, à l'époque où les barbares de l'Est laissaient sur leur passage quelques paysannes engrossées. Plus jeune, il portait des lunettes aux cadres épais, dans l'espoir de passer inaperçu. Il n'avait jamais totalement assumé son physique hors norme. Mais les lunettes ne suffisaient pas à masquer le signe indiscutable de sa filiation. Il aurait fallu plus que des lunettes pour se faire oublier. De son père, il avait hérité la taille. De sa mère, tout le reste. Les paparazzis ne s'y trompaient pas.

Il fut surpris de ne rien trouver de ces traits dans le visage de sa grand-mère. Il avait imaginé découvrir dans une forêt de rides les yeux de la lignée. Mais ses

yeux à elle étaient uniformément bruns et dénués d'éclat, assortis à une bouche aux lèvres trop fines et à des cheveux épars couleur métal.

Mettant fin à leur auscultation réciproque, elle lui fit signe de la suivre. Ils traversèrent une salle à manger tapissée de fleurs de lys brun orangé et un salon recouvert de parquet sombre. Gaspard éternua. À l'ombre d'un abat-jour en rotin, une ombre bougea dans un vieux canapé aux rebords boisés.

— Ludo, lève-toi ! Viens voir le fils de Cristina ! ordonna la vieille femme.

L'ombre n'esquissa pas un geste.

La vieille femme répéta :

— Allez, bouge-toi maintenant !

L'homme grogna puis se hissa lentement hors du canapé. Il toisa Gaspard :

— C'est qu'il est grand le bébé ! laissa-t-il échapper d'une voix rauque, avant d'éclater d'un rire désagréable.

Gaspard fut pris de court. L'homme devait avoir la cinquantaine, ce qui en faisait un impossible grand-père. La vieille précisa :

— C'est Ludovic. Ton oncle.

Un oncle ? Gaspard écarquilla les yeux. Il ne s'était jamais posé la question. C'était idiot, bien sûr que cela aurait été une question à poser, c'était même évident qu'elle pouvait avoir des frères et soeurs. Mais il ne l'avait jamais imaginé. Fils unique lui-même, l'existence d'une fratrie n'allait pas de soi. Seule la question du point de départ l'obsédait. Rencontrer ses grands-parents pour comprendre quels gènes s'agitaient sous sa peau, quel sang coulait dans ses veines. Mais des oncles ou tantes, il n'en avait pas intégré à l'équation.

L'homme qui se dressait face à lui devait être à peine plus âgé que Cristina. Les yeux bruns en amande rappelaient à s'y méprendre ceux de la vieille femme. Quelques mèches teintées dans un blond sale se détachaient d'un ensemble aux inspirations gothiques affichées, de la barbiche taillée en poignard aux poils foncés jaillissant du T-shirt, jusqu'à la dent en onyx qui pendait au bout d'un lacet noir.

— Alors c'est toi le gamin ? demanda-t-il d'une voix rocailleuse de fumeur.

Tu viens faire quoi ici ?

— Je voulais faire votre connaissance, répondit Gaspard en cherchant la meilleure formulation française.

L'homme éclata de rire.

— Elle est bien bonne, celle-là ! Il voulait « faire notre connaissance » ! répéta-t-il en se tournant vers sa mère et en exagérant l'accent de Gaspard.

Le silence qui s'abattit entre eux fut interrompu par un cri venant de l'extérieur.

— Oh Ludo, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

— C'est ton grand-père ! commenta Ludo avec un sourire ironique. Mon père qui m'emmerde. Il cria en retour :

— Je suis avec le gosse de Cristina ! Viens voir le morceau, papa !

Gaspard détesta immédiatement celui qui se faisait appeler oncle.

Le vieil homme arriva en traînant une jambe. Il s'arrêta à un mètre de Gaspard et le regarda silencieusement. Il était plus grand que son fils, malgré un dos que la vieillesse avait commencé à courber. Gaspard reconnut les yeux gris d'eau. C'était donc de lui qu'il les tenait. La forme était différente en revanche, l'aspect bridé n'appartenait qu'à Cristina et lui. Le vieil homme lui tendit une main calleuse.

— Elle va bien ta mère ? demanda-t-il sans autre introduction.

— Oui elle va bien, répondit Gaspard.

— Tant mieux, dit-il en se détournant. Allez fainéant, on a à faire, lança-t-il à son fils. On se voit plus tard, ajouta-t-il à l'attention de Gaspard.

Gaspard hocha la tête et les suivit du regard. Par la fenêtre, il les vit entrer dans une camionnette blanche portant l'inscription « GIZENS ET FILS, JARDINIERS PAYSAGISTES »

— On se parlera au dîner, conclut la grand-mère. Tu peux aller te promener, il y a de belles choses à voir dans la région.

Les belles choses à voir, cela devait être le champ de croix. Il n'avait jamais

vu de photos ou de reportages sur cette partie du monde. Les quelques films de guerre montrés par bribes au collège se concentraient sur les plages de Normandie, les vagues de soldats abattus sur un sable triste et mouillé, la pluie, l'obscurité et le brouillard du Nord de la France. Mais l'Est était moins télégénique. Hollywood célèbre les héros américains, pas les Français écrasés comme des mouches à Verdun. Sans les Américains, leur monde aurait disparu. Sans les Américains, la Liberté ne serait plus qu'un vague souvenir conceptuel. Sans eux, plus de Français, plus d'Anglais, plus rien d'autre que des démons ensanglantés régnaient sur la face du monde. Il avait vu des vidéos de soldats beaux comme des dieux mâchant du chewing-gum, le bras adossé nonchalamment sur la carlingue d'un bombardier ou le pouce levé en signe de victoire, sourire à mille dents crevant l'objectif. Il avait appris les chiffres de morts et de blessés des différents camps, les pertes humaines et matérielles, les millions de soldats français, allemands, japonais morts au combat. Il retenait facilement les statistiques, visualisait parfaitement les combats, élevé depuis toujours dans les champs de batailles électroniques de sa mère.

Étonnamment pourtant, lorsqu'il s'avança sur le lieu des « belles choses à voir », le champ de croix le glaça. À contempler les symboles en série, il comprit que sa mère n'aurait pas pu s'appeler autrement. Cristina. Il cherchait ses racines, mais elles étaient enterrées bien profond sous terre avec les autres cadavres. Il essaya d'imaginer sa mère dans cette ville morte et dans l'ambiance glaçante de l'entreprise familiale. La mort était partout, dans les cercueils alignés et dans les yeux de la grand-mère. Pour une jeune fille comme Cristina, l'enfance avait dû être interminable.